

Michel MOREL, *Éléments d'axiocritique, Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image*

Paris, L'Harmattan, 2015 (277 pages), ISBN-13 : 978-2-343-03853-7

Liliane Louvel

Référence(s) : Michel MOREL, *Éléments d'axiocritique, Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image*. Paris, L'Harmattan, 2015 (277 pages), ISBN-13 : 978-2-343-03853-7

Le postulat de départ de cet ouvrage qui s'appuie sur les données récentes de la psychologie cognitive, est de renouveler l'approche littéraire et en particulier, de revisiter l'acte de lecture. S'il s'agit bien d'en repasser par les catégories critiques habituelles (figures de style, genres, stratégies narratives), l'auteur se réfère à l'axiologie en partant du principe que toujours nous opérons des choix de lecture, émettons des jugements obéissant à des stimuli et, par conséquent, à des critères inconscients ou pré-conscients que l'analyse à travers la loupe de « l'axiocritique », critique fondée sur l'axiologie, permet de mettre au jour.

C'est ainsi que sous cette « ombrelle » théorique qu'il définit comme une *praxis* davantage que comme une théorie, Michel Morel nous régale d'études fouillées d'œuvres diverses dont la lecture est renouvelée grâce aux découvertes récentes de la cognition : théories du fonctionnement du cerveau, théorie de l'inconscient cérébral, et surtout, étude des émotions avec, en particulier, les travaux d'Antonio Damasio. Il s'agit d'aller à la recherche des opérations et stimuli qui préludent aux jugements les plus intimes du lecteur ou du spectateur. On le comprend, c'est vers la réception que se tourne l'auteur en privilégiant les travaux du structuralisme et du post-structuralisme, en particulier ceux de Wolfgang Iser (la « concrétisation » de l'acte de lecture) et d'Umberto Eco (l'actualisation lectorale).

Michel Morel définit trois types de dualité qui permettent de jauger les œuvres au niveau de leur « encodage » et de la réception. Elles permettent aussi d'établir, non pas un canon des œuvres, mais une sorte de hiérarchie selon leurs modes de fonctionnement et les affects qu'elles déclenchent. La « dualité réactive », la forme la plus courante de dualité, est celle qui consiste à faire reposer l'œuvre sur une binarité simple et spontanée (le beau/le laid, le bien/le mal, etc.). Elle constitue le ressort de nombre d'œuvres littéraires mais pas seulement. Car si Michel Morel fait la part belle à la littérature sous toutes ses formes (théâtre, roman, poésie), à toutes les époques et dans toutes les aires culturelles (même si l'aire anglophone est privilégiée), il s'attache également à décrypter les productions socioculturelles dans lesquelles nous baignons, sans établir entre elles de hiérarchie de type haut/bas, genre élevé/populaire. C'est ainsi que les événements du 11 septembre tels qu'ils ont été relayés par les media puis par la littérature et l'image, sont analysés à l'aide de cette dualité première dite « réactive », celle de l'opposition terme à terme. Sa figure de style ou de construction de prédilection en serait le zeugme ou encore le chiasme. Une œuvre caractéristique de cette dualité serait *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde qui, justement, repose sur l'opposition beau/laid, bien/mal, ou encore *Le Vieux Fusil* de Robert Enrico, avec sa présentation de « l'opposition atavique entre France et Allemagne ».

Le second type de dualité, la « dualité réversible », repose sur une sorte de jeu dialectique arrêté, comme bloqué, qui suscite la réflexion. C'est le cas de certains sonnets de Shakespeare, par exemple dont Michel Morel étudie les finesses. Le blocage de sens se produit entre des termes qui semblent s'opposer mais dont la conjonction vise à dépasser l'opposition première. Ici, la figure tutélaire en serait la métaphore. Enfin la dernière forme de dualité, la « dualité oxymoronique », serait caractéristique des œuvres les plus complexes et aporétiques. Elle installe une tension sémantique extrême, comme le démontre l'auteur à propos de l'une des œuvres de guerre du peintre Richard Nevinson, *Bursting Shell*, tandis qu'une autre de ses œuvres de guerre, le célèbre *Paths of Glory*, qui repose sur l'opposition franche entre la vie et la mort avec les corps morts prostrés dans la boue et offre une dénonciation immédiatement « lisible », ressortit davantage de la première dualité « réactive ». Ce sont les percepts éveillés par les stimuli textuels et visuels, par notre environnement et le contexte, qui sont à l'origine de nos fonctions d'interprétation et de jugement.

Michel Morel replace les œuvres étudiées dans l'univers des signes et s'attache à en suivre la présence grâce à un décryptage attentif et aux diverses pratiques de la lecture. C'est l'étude de la forme qui l'occupe tout

entier, forme prise dans ses manifestations diverses : figures, genre, narration, temps, et la quête de ce qu'il nomme « les invariants », sortes de codages, de dispositifs profonds qui permettent à l'émetteur de stimuler chez le récepteur (qu'il soit lecteur, spectateur ou auditeur) des réactions répondant à des structures profondes, voire donc à des invariants, qui s'actualisent dans l'activité lectorale ou spectatorale et qu'il s'agit d'identifier. Chacun les concrétise à sa manière, selon ses propres modalités d'agnition (reconnaissance et confirmation d'un savoir), en fonction de son encyclopédie personnelle. Ainsi, il n'y aura jamais deux réceptions semblables d'une œuvre identique, voire même pour chacun, à différents moments d'une vie.

Une fois de plus toutes les productions de la communication humaine sont concernées par cette approche et Michel Morel en donne de beaux exemples allant du *Palais idéal* du facteur Cheval à *Nosferatu* de Murnau. La notion de genre pris dans un sens large permet d'aborder ces productions sous l'angle de l'axiocritique, les figures de rhétorique permettant également une approche fine des phénomènes, au sens de manifestation visibles ou lisibles. Le lecteur de cet ouvrage pourra donc suivre la démonstration en passant d'abord par le crible (au sens de *krinein*, crise, qui sépare, mais aussi de l'anglais *sifting*) des figures élues ici comme étant particulièrement significatives : le zeugme (dans certains poèmes de Victor Hugo, mais aussi dans des articles du *Reader's Digest*), le chiasme (chez Alexander Pope), la métaphore (étudiée ici chez Wilfred Owen et Dylan Thomas), l'oxymore (chez Edmund Burke et sa théorie du sublime). Le genre fait l'objet du troisième chapitre qui se penche sur le domaine narratif après l'épopée, en suivant les « invariants » du récit tels que le suspens, (dans le fait divers et les moments de crise sociale), les stratégies narratives, les jeux avec les temps du récit (prolepses et analepses chez Dickens et Hardy) ou encore le travail sur les ellipses chez Hardy, avant de se pencher sur les apories des textes théâtraux de Howard Barker, féconds en exemples de dualité oxymoronique, en silences et en refus de la clôture.

Avant de tirer les conclusions de son travail dans le dernier chapitre de l'ouvrage, Michel Morel ouvre l'analyse au texte socioculturel avec des études éclairantes sur le dessin de presse après le 11 septembre et insiste sur la présence et le travail du corps remis au centre de l'analyse grâce aux travaux de Edward T. Hall et de Keir Elam. Les notions désormais bien connues de proxémie et de kinesthésie restent cruciales en ce qui concerne les études théâtrales et l'étude de notre environnement socioculturel. Les travaux de Lakoff et Johnson sur la métaphore, mais aussi de Pierre Bourdieu sur l'*habitus*, le goût, la distinction, permettent de replacer les études plus proprement littéraires dans une aire plus large, celle des productions socioculturelles. Le corps architectural et la notion de *landing sites* proposée par Arakawa et Gins dans leur célèbre étude *Architectural body* rendent ainsi compte des modifications subies par le corps du visiteur ou de l'habitant lors de son entrée dans une structure architecturale : ce que cela fait, ce que cela nous fait.

Avec la magnifique étude du poème de Seamus Heaney « *Punishment* », Michel Morel nous livre un exemple poignant de sa *praxis* dans la dernière partie de son ouvrage. Renouant les fils de son discours, il définit le champ et les voies axiocritiques. Les apories soulevées par « *Punishment* », qui montrent à quel point la voix poétique mais aussi le spectateur sont pris dans un nœud indénouable, dans une contradiction oxymoronique entre la compassion et le silence de la lâcheté face à ce châtiment mais aussi face à tous les châtiments de nos jours, relèvent d'une réaction comme immédiatement et presque inconsciemment suscitée par le texte avant même qu'intervienne l'interprétation.

La variété des sujets abordés, la richesse des analyses font de cet ouvrage un outil utile et novateur, à la fois pour les chercheurs et les étudiants. L'auteur prend grand soin de son propre lecteur en redéfinissant les concepts. Il témoigne également d'une vaste culture éclectique et son ouvrage, riche d'exemples pris dans le domaine académique ainsi que dans la vie de tous les jours, fait de nous des lecteurs et décrypteurs avertis face à notre monde toujours plus riche d'informations et d'innovations techniques qui requièrent une vigilance et une adaptation toujours plus accrues. En cela, cet ouvrage qui porte sur deux versants, esthétique et culturel, s'avère particulièrement bienvenu.

Référence électronique

Liliane Louvel, « Michel MOREL, *Éléments d'axiocritique, Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image* », *Études britanniques contemporaines* [En ligne], 49 | 2015, mis en ligne le 16 octobre 2015, consulté le 08 décembre 2015. URL : <http://ebc.revues.org/2776>